

Krueger is as adept at close readings of literary texts as she is at discussing the technical terms of perfumery. Not only a truly enjoyable read, but *Perfume on the Page* represents a critical first step in fleshing out the budding field of smell studies.

Hope Christiansen †

University of Arkansas

\*\*\*

Touya de Marenne, Éric. *Penser la ruralité en Aquitaine. Saubusse (1930-2020)*. Pessac : Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Le Territoire et ses acteurs », 2024. 160 p.

Le domaine de recherche d'Éric Touya de Marenne est marqué par une extension progressive, bien au-delà des bornes de la seule littérature. Si sa prédilection pour Claudel, Bonnefoy et Mallarmé demeure, ses derniers ouvrages relèvent des *interdisciplinary studies*. C'est ainsi qu'il se consacre au féminisme (*Simone de Beauvoir*, PUF, 2019 et *Francophone Women Writers*, Lexington Books, 2011) et à la France contemporaine dont il présente une analyse fine à travers le prisme des grands défis qu'il lui faut surmonter : la pandémie (*France in the Age of Covid 19*, Berghahn Books, 2022), la diplomatie (*French-American Relations*, University Press of America, 2008) et la ruralité, dans le présent *retour au village natal*.

À cet égard, *Penser la ruralité en Aquitaine. Saubusse (1930-2020)* s'inscrit dans la continuité de ses recherches. Certes, les précédents volumes sont des essais alors que celui-ci est un recueil d'entretiens, mais si la forme diffère, le sens n'en demeure pas moins de *penser* la France contemporaine, de manière globale ou à travers un exemple emblématique. Saubusse, petit village des Landes, est à l'instar de Montaillou, village occitan décrit par Emmanuel Le Roy Ladurie en 1975, une métonymie. Les réalités d'un village invitent à prendre la mesure de l'existence menée dans les campagnes, le cas singulier reflétant une pluralité.

Si une série d'entretiens semble par nature vouée à la fragmentation, la structure remarquablement méditée confère à l'ensemble une irrécusable cohérence. La dernière partie comporte deux entretiens de plus que les deux premières, mais chacune se déployant sur une quarantaine de pages, l'équilibre est souverain. L'unité réside également dans le fil chronologique tracé en creux : « Héritage » rassemble les souvenirs d'un passé traversé par les ombres de la guerre comme par l'écho idyllique d'un cadre de vie « beau, calme, tranquille » (38) ; « Territoire » explore un présent en perpétuel renouvellement, « Transmission » interrogeant l'avenir entre espoir et crainte – celle notamment de « tomber dans l'oubli » (101), car l'on « remarque surtout les gens qui hurlent », alors que les ruraux « ne se manifestent pas trop » (154-155).

Avant de se consacrer à la ruralité proprement dite, l'introduction place l'étude sous le signe d'une « France fragmentée », à l'ère chrétienne qui unifiait la société se substituant une « nouvelle ère postchrétienne » (9). Le « désenchantement du monde » (106) met ainsi « en question la viabilité d'une société sans l'apport de l'axe fédérateur d'une religion » (20). Le spirituel et le temporel allant de pair, la rupture avec le christianisme est parallèle à une rupture du modèle industriel, agricole et social. Cette fragmentation de la société prend sens à la lumière d'une crise démocratique pensée dans ces pages à partir des réflexions politiques, économiques, philosophiques et éthiques de Robert Kuttner, Jérôme Fourquet, Adam Przeworski et Edgar Morin. Parmi les autres figures d'autorité qu'il invoque, l'auteur manifeste sa volonté « tout au long de cet ouvrage » d'« être fidèle à Emmanuel Lévinas » (17).

L'écart symbolique entre monde rural et monde urbain amènerait – bien à tort – à considérer que ces crises globales n'ont pas d'incidence sur la vie des campagnes. L'auteur montre au contraire l'impact majeur de la « révolution démocratique » sur le mode de vie,

les convictions et croyances, les espoirs, les angoisses et les rêves des ruraux. La « France fragmentée » est une réalité des campagnes, dès lors que les « substituts techniques et la montée de l'individualisme ont remplacé les relations interpersonnelles et entraîné la fin du sentiment d'appartenance à la commune » (19).

L'ancien maire du village, René Fialon, voudrait en ce sens que les « jeunes générations » soient moins fascinées par les « réseaux sociaux » et « s'impliquent davantage dans la vie du village » (34). L'époque est lointaine où l'on « connaissait tous les gens, le nom des maisons par cœur » (55), à présent que dominent le « déclin de l'agriculture locale » et le « processus de rurbanisation » (65). Le COVID semble avoir également sa part, ayant mis un terme aux « repas où tout le monde se réunissait et s'amusait », car à présent, « cela n'existe plus » (83).

L'une des vertus premières de ce volume, en plus de penser à l'échelle d'un village les défis d'une nation, est d'inverser l'ordre des êtres et des choses : les ruraux ne sont plus un objet d'étude à la disposition d'historiens qui construisent un propos à mille lieues parfois de leurs sentiments et de leurs pensées, mais ils ont entièrement voix au chapitre. À l'exception d'une contribution anonyme, leur nom est cité, leur voix restituée sans altération ni distorsion, observant ainsi les principes fondateurs de l'ethnologie comme de l'anthropologie historique. En rupture avec une hiérarchie implicite qui ne considère les ruraux que d'un œil contempteur, Éric Touya de Marenne confère à toutes et à tous une égale dignité.

Avant de donner la parole aux Sibusates, il reconstitue le « patrimoine matériel » (23) du village, autour du « triptyque traditionnel » (68) de la mairie, de l'église et de l'école. Le « patrimoine immatériel » rassemble les rites, fêtes et traditions qui constituent les piliers d'une vie communautaire menacée par l'érosion progressive mais en rien inexorable du sentiment religieux.

Les questionnements ouverts par ces dialogues sur le passé, le présent et l'avenir sont d'une grande richesse, à tel point que se dessine une cartographie psychologique et morale, économique et historique qui tend vers l'exhaustivité. La liberté que présente le dialogue amène à ne négliger aucune des considérations ayant trait à la vie comme à la survie du village. L'histoire individuelle est tissée avec l'histoire collective, en une trame à la fois dense et d'une grande clarté. Loin de l'image des *rustres agrestes et grossiers*, certains contributeurs ont réalisé des études et des carrières prestigieuses – au demeurant à Saubusse, « il n'y a plus de paysan » (55). En cela, ces échanges se distinguent des admirables *Profils paysans* de Raymond Depardon (2001).

Les lieux reprennent vie, toute une époque dont ne restent plus que des photographies vieilles par le temps apparaît sous nos yeux avec éclat – l'effet de réel règne sur ces contributions qui ne créent pas un univers de fiction mais recréent un passé vécu et la succession des générations. Les questions abordées dans ces pages ne relèvent pas de la seule remémoration, mais d'un approfondissement de tous les aspects qui accordent au village de Saubusse son exemplarité et sa singularité, y compris l'étymologie et l'histoire, à une époque où l'enracinement dans la terre n'est plus qu'un vague rêve barrésien.

Le « message » que l'auteur convie chacun et chacune à transmettre « aux jeunes et nouveaux venus de Saubusse » laisse ainsi percevoir des récurrences : un appel à ne pas vouloir changer le village ni conserver un mode de vie citadin mais à s'impliquer dans la vie de Saubusse, afin qu'il ne devienne pas un « village dortoir » (48). Des célébrations comme le révolu « mois de Marie » montrent l'importance du collectif, alors qu'« on ne verrait jamais cela maintenant » (61). Le père Dominique Espil voudrait plus encore, en un vœu pieux, que « dans nos villages », « il y ait un vrai lien de famille » (119).

Cet ouvrage propose une plongée originale et émouvante dans tous les aspects qui constituent Saubusse. Non seulement il donne une voix à celles et ceux qui jusqu'à présent n'en avaient pas ou si peu, mais il conjugue la réalité recomposée d'un vécu individuel et

général, traçant de nombreuses perspectives. Chaque voix préserve sa subjectivité, sa couleur propre, et s'intègre en une mise en abyme de la vie du village à d'autres voix qui invitent à *penser la ruralité*. La ruralité, certes, mais plus encore l'humanité, car « tout enseignement rattaché à l'humain nous manque à tous » (89). « Être un homme. Être humain. L'être humain, avant tout » (115), telle est la vocation de l'être dans le monde.

Jean-François Poisson-Gueffier

Université Marie et Louis Pasteur

\*\*\*

Oberhuber, Andrea. *Faire œuvre à deux : le Livre surréaliste au féminin*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, 2023. 352 p.

Après *Chansons de femmes* (1995), *Corps de papier : résonances* (2012) et de nombreux articles et ouvrages collectifs consacrés aux écritures surréalistes au féminin, la spécialiste des rapports textes/images et des avant-gardes historiques Andrea Oberhuber, professeure à l'Université de Montréal, publie un nouvel ouvrage voué à l'hybride « Livre surréaliste au féminin », issu de plusieurs années de recherches en Europe et en Amérique du Nord, hors et au sein du programme de recherche *Lisaf* (<https://lisaf.org>). Objet livre particulier né de l'esthétique avant-gardiste, « basé sur l'idée du travail collaboratif et celle d'un dispositif texte/image complexe » (p. 12), le Livre surréaliste s'éloigne comme on sait de la tradition du livre illustré des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles comme du livre d'artiste du XX<sup>e</sup> siècle. Si l'ouvrage d'Oberhuber comble une lacune importante, c'est que dans *Faire œuvre à deux* l'intérêt se porte, dans une double perspective générique et d'études de genre et pour la première fois dans l'histoire de la critique universitaire, sur les collaborations *livresques* entre une auteure et un artiste visuel ou une artiste visuelle, négligées par l'histoire littéraire panthéonisante peu disposée à mettre en avant des auteures surréalistes en marge du Centre. Car c'est bien le Livre surréaliste *au féminin* (l'auteure est à l'origine du travail collaboratif) qu'examine Oberhuber, « ses propriétés génériques et genrées », ses spécificités historiques, les façons dont il se signale en termes de « travail collaboratif, de communauté et de partage » (p. 16), les manières enfin grâce auxquelles, tout en adhérant à l'esthétique et aux valeurs surréalistes, il en détourne certaines des idées et pratiques fondamentales (l'amour fou, l'humour noir, le collage...).

L'ouvrage est structuré en sept chapitres, divisé en trois parties selon la typologie du Livre surréaliste établie par l'auteure (collaboration « féminine », entre deux femmes ; collaboration « mixte », d'une femme et d'un homme ; collaboration en « dualité créatrice », une auteure qui se dédouble en artiste visuelle ou inversement). Tandis que l'introduction et la conclusion proposent une utile théorie générale du Livre surréaliste au féminin, les études de cas fonctionnent en deux temps : un examen de la mise en livre et des motifs surréalistes (volontiers infléchis) qui imprègnent l'écriture précède une rigoureuse analyse des rapports textes-images envisagés dans leurs complexités créatrices. L'exhaustivité étant impossible en l'espace d'un ouvrage (une quarantaine de livres composent selon Oberhuber le Livre surréaliste au féminin, qui s'étend d'*Il était une petite pie* de Lise Hirtz et Joan Miró en 1928 à *Caroline* de Meret Oppenheim en 1985) et parce que le but scientifique que s'est fixée l'auteure est l'analyse par l'exemple représentatif de ce « genre à part (entière) » sans maison d'édition distinctives, un corpus de dix ouvrages est analysé, sans que ni le nombre ni les auteures ne soient choisis au hasard : les cas retenus sont « singuliers et complémentaires » (p. 16) en ce qu'ils offrent des relations textes/images d'une grande complexité et se complètent en termes de format, de papier, de typographie, de régime iconographique (génereux), démontrant la diversité matérielle et picturale du Livre surréaliste au féminin, reflet de sa diversité esthétique au sens le plus large du terme (aucun modèle n'est privilégié) ; leur nombre est, lui, habilement décrit comme le symbole de la « multitude » et de la « pluralité » (p. 310).